

texte écrit en juin 2025
lu à Arles le 9 juillet

Chère Agathe,

joie à vous écrire, encore.

Vif sentiment de courir après un dernier souffle, mots ultimes à vous porter – tant vous m’avez apporté – au silence même du crépuscule des voix.

Cependant, nulle envie de vous réduire à un trophée, ou un énième étalage d’anecdotes sous la patine de l’hommage prompt à honorer ma présence du lustre de votre absence.

Le silence s’impose, sa tranquillité résonne de l’amour partagé, au-delà de toute mesure. L’hommage, lui, raisonne pour mieux quantifier son intérêt, instrumentalise la mélodie du vivant en un rentable vacarme morbide. Tout en prétendant servir, il ne fait que se servir.

Si souvent d’ailleurs m’avez-vous confié l’immense gratitude à servir la photographie. Aucune servilité à cela bien sûr, l’amour est don, et le vôtre si inspirant.

Ainsi ce texte n’a d’emblée rien d’un hommage à Agathe Gaillard, cela supposerait que vous n’êtes plus, alors que vous voilà simplement née au ciel.

Ce même ciel auquel, depuis toujours, vous êtes reliée.

En pionnière déjà vous y avez reconnu son langage : celui de la lumière, dont la photographie est l’un des messagers, l’une des plumes propices à écrire son éclat autant que l’intimité de sa pénombre.

Tellement d’auteurs, dont j’ai le bonheur d’être, bénissent votre incandescent soutien – peu importe les vents contraires, et sans jamais vous morfondre dans la vulgarité pécuniaire de l’air du temps – vous nous avez dit : « oui ».

Plumes singulières afin que s’envole la photographie devenue, notamment par votre inconditionnelle confiance, rien de moins qu’un art.

Jamais les crépuscules ne vaincront les aurores

Ce vers de Guillaume Apollinaire semble écrit pour vous, pour l’éternité.

votre ami,
Jean-François Spricigo